

SENGHOR ET CÉSAIRE : LE RETOUR VERS L'AFRIQUE

Par Celso MEDINA¹

Et trois siècles de sueur n'ont pas pu soumettre ton échine

Léopold Sédar Senghor

Il n'est pas peu paradoxal que la première pierre du mouvement monumental de la Négritude ait été forgée à Paris. Et pour que cette pierre angulaire ait eu lieu, était nécessaire la rencontre en 1932, de ces deux personnalités : un jeune Sénégalais, né à Joal et âgé de 26 ans, Senghor et un autre jeune, âgé de 19 ans, venu de la Martinique, Aimé Césaire. Le premier, né d'une famille qui parlait sérère, a appris le wolof puis le français, à partir de ses sept ans. Le second était martiniquais, né à Basse-Pointe, de parents qui avaient dans leur généalogie des esclaves, de ceux que les trafiquants négriers français avaient amenés au XVIIe siècle pour renforcer leur ignominieuse économie de plantation dans les Caraïbes. Il a étudié au lycée Victor Schœlcher de Fort-de-France, puis a voyagé en France pour continuer ses humanités à Louis-le-Grand, précisément dans l'établissement scolaire où la singulière rencontre a eu lieu.

Quant à Senghor dont le pays d'origine faisait partie de l'Afrique Occidentale Française (AOF), il avait été initié à la littérature antillaise à travers le célèbre roman *Batouala* (1921) du Martiniquais René Maran. Depuis 1929, il a fréquenté la Première supérieure (khâgne) et avait comme condisciple un homme politique qui aura beaucoup d'importance dans le futur en Europe, Georges Pompidou. Il a obtenu sa licence en Lettres classiques en 1931, à la Sorbonne.

Césaire fut un élève du poète martiniquais Gilbert Gratiant, qui a eu le mérite de se battre pour la culture de la Martinique. De la même manière il fut un disciple d'Octave Mannoni, auteur du livre intitulé

Psychologie de la colonisation. Césaire est entré en Hypokhâgne (Première inférieure) de Louis-le-Grand.

1932 fut l'année de naissance de la revue antillaise *Légitime Défense*, qui a appelé à une révolution politique contre le colonialisme et en faveur d'une culture purement antillaise, en rupture avec une littérature imitative de la culture française qui cultivait les thèmes rebattus du romantisme européen. Les partisans de cette publication étaient Étienne Léro, René Méné et Jules Monnerot, jeunes poètes retranchés dans le marxisme, conformément à une formule qu'ils pensaient être la

¹ Universidad Pedagógica Experimental Libertador, Venezuela

plus rapide pour comprendre le colonialisme antillais au-delà de la vision du racisme. De la revue, on n'a publié qu'un seul numéro. Ceci est le témoignage de Césaire lors de sa rencontre avec Senghor :

Je m'inscrivis en hypokhâgne et, en sortant du secrétariat, je vis un homme de taille moyenne, plutôt court, en blouse grise. (...) Il vint à moi et me dit: "Bizuth, comment t'appelles-tu, d'où viens-tu et qu'est-ce que tu fais?" "Je m'appelle Aimé Césaire. Je suis de la Martinique et je viens de m'inscrire en hypokhâgne. Et toi?" "Je m'appelle Léopold Sédar Senghor. Je suis sénégalais et je suis également inscrit en khâgne". (...) Senghor et moi, nous discussions éperdument de l'Afrique, des Antilles, du colonialisme, des civilisations (pp. 22-23).

Les deux territoires d'où venaient ces poètes avaient des points communs qui ont facilité la sympathie entre eux. Le Sénégal était une colonie française, ainsi que la Martinique. Le premier a obtenu son indépendance en 1960 et l'île des Caraïbes a obtenu son adhésion comme territoire d'outre-mer en 1946. La condition de la Négritude et les questions africaines ont été les thèmes qui ont rapproché ces deux personnages: Senghor et Césaire.

Le colonialisme français en Afrique est relativement récent, il date du milieu du XIXe siècle. Celui aux Antilles est plus ancien et date de deux siècles auparavant. C'est à cette époque que les Africains deviennent "noirs", selon René Depestre (1980).

De cette époque naissent les pires paradoxes: pour savourer et sucrer ses aliments, l'Europe a eu recours à bon nombres de contradictions, en donnant un goût amer à des millions d'hommes qui ont été traités en esclaves et transplantés dans des lieux très différents de leurs espaces naturels. Mais, avant cela, lors de la découverte de l'Amérique, les colons ont exterminé les populations autochtones, des Taino, Arawaks et Caraïbe. De fait, les Antilles devinrent une terre habitée par des hommes déracinés, provenant de diverses cultures de l'Afrique sub-saharienne. Par ailleurs, comme il s'agissait d'une population asservie, le nombre d'hommes était largement supérieur à celui des femmes, ce qui a entraîné de graves problèmes dans la construction démographique et sociale de la population qui, historiquement, se formait.

L'historien Franklin W. Knight (1998) rapporte qu'entre 1700 et 1810 et ont été transportés aux Antilles françaises un million trois cent mille esclaves noirs, soit l'équivalent de 22,3 pour cent des esclaves amenés en Amérique. Un phénomène qui rend évidente la cruauté du processus et du comportement démographique de ces régions. Cet historien dit que «Saint-Domingue (aujourd'hui Haïti) a importé plus de 800 000 esclaves au XVIIIe siècle; cependant, la population noire ne dépasse pas 480 000 âmes en 1790, à la veille de la révolution menée par Toussaint Louverture qui a mené à l'indépendance de Haïti en 1804.

Quelle était la vision sur l'Afrique de l'Ouest, quand les deux poètes du Sénégal et de la Martinique se rencontrèrent ? Philippe Rosemann (1998), résume :

Nul doute que l'Afrique, ses gens et ses cultures n'aient été marginalisés par l'Occident, nul doute que l'Afrique (surtout l'Afrique Noire) ne fût pendant longtemps conçue comme l'absolument « autre » de l'Ouest : un continent sans culture et civilisation, habité de sauvages sous-humains (286).

Hegel et les philosophes des Lumières, quand ils conçoivent la téléologie de l'Ouest, nient à l'Afrique la capacité de raisonnement et la capacité de créer sa propre philosophie. Une telle position est un alibi qui "a été utilisé pour justifier la colonisation du continent africain ainsi que l'esclavage, qui ont brutalisé l'âme africaine», souligne Rosemann (p. 288).

Ce regard occidentaliste était plein de préjugés et d'attitudes réductrices. Et, pour le démontrer, il nous faut citer la vision qu'avait Hegel sur l'Afrique, à travers son livre *Leçons sur l'histoire de la philosophie* (1995) : « L'Afrique noire, c'est le pays de l'enfance qui, au-delà du jour de l'histoire consciente, est enveloppée dans la couleur noire de la nuit. ». Réductionnisme qui prend force dans cette affirmation lapidaire : « Le Noir représente l'homme naturel dans toute sa sauvagerie et sa pétulance; il ignore tout le respect et la morale, de ce qu'on appelle le sentiment, la compréhension: il ne peut donc entrer dans cette catégorie appelée homme » (p. 97).

Et Joseph Arthur Gobineau (1967), dans son *Essai sur les races humaines* (1967), dit rondement « Un jour, alors qu'il existait trois races primitives, la noire sensuelle, impulsive, ivre de rythme et de couleur ; la jaune terre à terre, éprise de bien-être et de rêverie, somnolente ; la blanche énergique, aimant la guerre, faite pour ordonner et dominer » (p. 198).

Cette vision sur l'Afrique n'était pas seulement occidentale. Elle a été intériorisée par les colonisés eux-mêmes. Dans les Antilles, en 1928, le célèbre ethnographe haïtien Jean Price-Mars a publié son livre : *Ainsi parla l'oncle*, qui a fixé la position sur ce qu'il appelle les "bovarysme" intellectuels haïtiens, qui peuvent ainsi être attribués à tous les intellectuels antillais. Il est important de transcrire ce que signifie le bovarysme: «le pouvoir de la société de concevoir l'autre différemment de ce qu'il est vraiment » (1965 : 10). Dans cette perception positive par les «autres», il y a une sous-estimation implicite de la même chose : « ... Par une logique implacable, dans la mesure où nous nous efforçons de prendre notre mot français "de couleur", nous nous méprisons d'être Haïtien » (*ibid*). Le livre précité a ouvert un chemin vers ce qui serait une ligne capitale dans le processus de discussion sur l'identité des Antillais.

Avant ce livre de Price-Mars, on devrait d'abord examiner les travaux de René Maran, qui pointait une vision plus universelle du Noir. Dans la préface de son roman *Batouala* (1921), il écrit ces phrases, qui lui ont valu de graves problèmes avec le gouvernement français pour lequel il travaillait en Afrique comme fonctionnaire administrateur de colonie :

Tu bâtis ton royaume sur des cadavres. Quoi que tu veuilles, quoi que tu fasses, tu te meus dans le mensonge. À la vue de tes larmes jaillissantes, et de ta douleur exprimée (...), tu n'es pas un flambeau mais un incendie. Tout c'est à quoi tu touches, tu le consumes... (p.11).

Le fait que ces poètes abandonnent leurs terres d'origine, quelle en était la démarche ? Quelles furent leurs raisons de quitter leur terre d'origine ? Et quelle était l'inertie de l'état des colonies où ils étaient nés, ou était-ce la volonté habituelle du Noir qui veut entrer dans la riche culture française ?

Peut-être, au début, s'agissait-il juste de fuir ce que chaque poète considérait personnellement comme un lieu qui ne répondait pas à sa

« soif d'épanouissement ». Ahmadou Issiaka Singare (2012) spécule que

Il est certain que, si, un jour d'octobre 1913, Basile Diogoye n'était pas intervenu pour soustraire son fils de sept ans à la tutelle de son oncle, Tokô Waly Bakhoum, pour le confier à l'abbé Dubois de la Mission catholique de Joal, Senghor serait devenu, au mieux, un commerçant, comme son père, comme ses frères : René Senghor, Adrien Senghor, ou pire, un paysan sère attaché à sa terre. (p.316).

Césaire avoue que c'est au lycée Schœlcher de Fort-de-France qu'il a commencé à acquérir la conscience d'échapper à son lieu d'origine :

C'est à ce moment que je me suis mis, je n'exagère pas à détester la société martiniquaise dans laquelle je vivais. Je revois encore ces petit-bourgeois de couleur et, très vite, j'ai été choqué de constater chez eux une tendance fondamentale à singer l'Europe. Ils partageaient les mêmes préjugés que les Européens, ils montraient un snobisme que je trouvais très superficiel et qui m'irritait profondément. (pp. 19-20).

Changer de lieu, pour ces poètes, signifiait dès lors respirer un autre climat intellectuel. Les espaces où ils vivaient étaient devenus irrespirables, de sorte que le Martiniquais avoue de façon spectaculaire :

« Je n'aimais pas cette Martinique. Et quand je suis parti, je l'ai fait avec plaisir » (p.21). Il avoue, en arrivant à Paris : « J'en ai marre de cette Martinique. Enfin, je vais m'épanouir » (p. 23).

Dans son premier recueil de poèmes, *Chants d'ombre* (1945), Senghor dit : « J'ai soif j'ai soif d'espaces et d'eaux nouvelles, et de boire à l'urne d'un visage nouveau dans le soleil » (p. 39).

Césaire, dans un discours qui rend hommage à Senghor (1997), l'apostrophe, en lui demandant :

Te souviens-tu, Léopold, de ces fiévreuses années où dans le monde de l'avant-guerre, à l'âge où l'on se forme et où l'on peut rêver de la vie, nos cœurs et nos esprits cherchaient à démêler les fils d'une histoire universelle où la page africaine restait vide, et où l'on déniait à l'homme noir le droit à l'humanisation ? (p.39).

Au cœur même du pays des colonisateurs, cette nostalgie pour les territoires des origines va acquérir un redimensionnement plus complexe. On ira plus loin que la simple mémoire d'une arcade perdue. Il semble donc important de compléter ce qui a été dit par Césaire, avec le diagnostic que Senghor nous offre dans son essai « Négritude et marxisme », qui commence à parler d'une « élite africaine noire de langue française » émergente et positiviste. Ainsi, dit le poète :

Pour émerger, ou seulement survivre comme race, pensions-nous, il n'était d'autre issue que de voler les armes des conquérants, et au demeurant les utiliser de façon négative contre les colonisateurs : « des Français de peau noire » (1967, p.17).

Il est important de faire référence à deux événements majeurs qui ont marqué le cours de la Négritude. Le premier a été la publication du journal *L'étudiant noir*, édité en 1935 par les Senghor, Césaire et León Gontran-Damas, le poète guyanais. Ce dernier a parlé de cette publication en tant que :

... journal corporatif et de combat, avec, comme objectif, la fin du tribalisme, la fin du système clanique en vigueur au Quartier Latin. On cessait d'être étudiant martiniquais, guadeloupéen, guyanais, africain et malgache, pour n'être qu'un seul et même étudiant noir (cité par Kesteloot, 1987, p. 78).

L'autre événement a eu lieu en 1948, lorsque le centenaire de l'abolition de l'esclavage, éphéméride qui a servi à Senghor de circonstance pour écrire son *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, précédée par une longue préface de JeanPaul Sartre, intitulée « Orphée noir ».

L'homme est une espèce d'arbre avec des racines nomades, et nos racines ne sont pas nécessairement perdues si nous foulons un nouveau territoire. Et cela est arrivé à ces poètes. Leur

origine était l'Afrique, l'Afrique noire, le presque-continent, comme disait Senghor; le continent qui a fourni aux Antilles les esclaves noirs. Ces poètes utilisent à Paris de nouvelles connaissances: la philosophie existentialiste de l'époque, le marxisme, les correspondances symbolistes, le christianisme de Paul Claudel ou Teilhard de Chardin, le surréalisme, etc. Il est important de renforcer l'imaginaire construit durant leur enfance et leur jeunesse émergente. Senghor, par exemple, entreprit d'écrire sa thèse sur les langues autochtones du Sénégal, et, en 1937, il a généré un scandale à Dakar, parce que ses compatriotes trouvaient étonnant qu'il prenne grand soin des langues "vernaculaires". Le poète sénégalais exprime son étonnement par rapport à ce regard si dédaigneux des intellectuels sur la culture nationale africaine de ce temps là :

Tel était l'abaissement où se trouvait alors l'âme noire au point que nous acceptions d'être une « table rase » : une race, presque un continent, qui, pendant 30.000 ans, n'avait rien senti, rien écrit, rien peint ni sculpté, rien chanté ni dansé. Un néant au fond de l'abîme, qui ne savait qu'implorer et recevoir : une cire molle dans les mains du Dieu blanc aux doigts roses, aux yeux de ciel bleu (p.17).

Voici ce brevet d'intériorisation par la bourgeoisie africaine de l'hégélianisme ou du regard raciste des Lumières françaises, nettement décrit par celui qui conduirait son pays, à la présidence de la République pendant 20 ans, et le mouvement de la Négritude dans une perspective qui transfère le dolorisme, en plaçant l'Afrique dans le cosmos de l'univers culturel, indépendamment de tout complexe d'infériorité.

Qu'ont-ils apporté, ces poètes, de leurs pays d'origine ?

Senghor, son royaume d'enfance, l'oralité des griots, le charme du son des tambours africains, l'image d'une nature et d'une faune qui ont cimenté une imagerie infinie, et trois langues: le sérère, le wolof et le français, et dans la religion, l'animisme africain associé à l'enseignement chrétien, dicté par le père normand Dubois.

Césaire portait l'Afrique en lui, une Afrique apprise à partir d'une troisième génération de Noirs issue de l'esclavage dramatique, avec une mythologie plantée dans les Caraïbes, à base de christianisme dans un nouveau langage, né de la honte comme l'a souligné Raphael Confiant, « né(e) des entrailles des pires outrages, l'esclavage des Noirs, la naissance de la langue a été marquée par le sceau de l'indignité et de la misère» (2005: 119). Par conséquent, c'était un langage d'hommes contraints d'inventer et de se comprendre, malgré leur provenance de zones géographiques différentes, ainsi que de langues différentes. Nous nous référons au créole. Le Martiniquais portait également en lui l'empreinte d'un Dieu du feu (Vulcain) des Caraïbes, qui réunit en lui la force des ouragans et des volcans.

Senghor a commencé sa carrière poétique avec son recueil de poèmes *Chants d'ombre* (1945). Ses deux villages de provenance (Joal et Dyilôr) sont les ombres qui abritent son propre imaginaire. Par exemple, le poème « In Memoriam » met en exergue la joie qu'éprouvent les gens dans les villages, les dimanches, tout en se souvenant de leurs morts

O Morts, qui avez toujours refusé de mourir, qui avez su résister à la mort
Jusqu'en Sine jusqu'en Seine, et dans mes veines fragiles, mon sang irréductible
Protégez mes rêves comme vous avez fait vos fils, les migrants aux jambes minces.

Dans le poème « Joal », Senghor se souvient des « rhapsodies des griots » et est heureux de faire vivre le « royaume d'enfance ».

Joal!

Je me rappelle.

Je me rappelle les signares à l'ombre verte des vérandas

Les signares aux yeux surréels comme un clair de lune sur la grève. Je me rappelle les fastes du Couchant

Où Koumba N'Dofène voulait faire tailler son manteau royal.

Le poète sénégalais s'est dirigé vers l'Europe à la recherche d'autres oxygènes, et non pas à cause de son angoisse du royaume de son enfance. Dans la postface de son livre *Éthiopiennes* (1956), il avoue:

Et puisqu'il faut m'expliquer sur mes poèmes, je confesserai encore que presque tous les êtres et choses qu'ils évoquent sont de mon canton: quelques villages sérères perdus parmi les tanns, les bolongs et les champs. Il me suffit de les nommer pour revivre le Royaume d'enfance... (2007:271).

En revanche, dans le premier livre de Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal* (1939), son île natale apparaîtra marquée par des images de la saleté, l'abandon et l'empreinte du colonialisme étouffant tout signe de progrès, comme exprimé dans ce passage:

Au bout du petit matin bourgeonnant d'anses frêles les Antilles qui ont faim, les Antilles grêlées de petite vérole, les Antilles dynamitées d'alcool, échouées dans la boue de cette baie, dans la poussière de cette ville sinistrement échouées. (Cahier d'un retour au pays natal) (1994, p.9).

Il y a donc différentes motivations pour poursuivre le chemin vers l'extérieur. D'une part, nous dirions que l'étape, c'était l'expérimentation pour rendre plus puissantes les antennes perceptives du monde et, d'autre part, dominait l'ennui, le désir de donner une autre vision de leur patrie.

Face aux préjugés nichés dans l'Occident, Senghor et Césaire ont choisi de donner une réaffirmation ferme de la fierté d'être noir. Conversant avec un autre poète antillais, René Depreste, Césaire dit :

Il me semble que la première chose qu'il fallait faire, si on veut affirmer cette identification, cette identité, c'était de prendre conscience concrètement de ce qui signifie d'être Noir, c'est-à-dire, du fait d'abord, qu'on soit noir, que nous étions des Noirs, que nous avions un passé, et que ce passé comportait des éléments culturels de grande importance (1980, p16).

Mais la Négritude pour ces poètes ne signifiait pas un racisme, une apologie d'un sectarisme limité aux Noirs. Elle plaçait l'Afrique au centre du débat. Dans l'un de ses essais sur la négritude, Senghor (1962) déclare :

... la Négritude n'est ni racisme ni contorsions vulgaires. C'est, tout simplement, l'ensemble des valeurs de civilisation du monde noir. Non pas des valeurs du passé, mais une culture authentique. C'est cet esprit de la civilisation négro-africaine, qui enraciné dans la terre et les cœurs noirs, est tendu vers le monde – êtres et choses- pour le comprendre, l'unifier et le manifester (p. 27).

Ces valeurs ont été conjuguées avec des valeurs occidentales, non pas pour les assimiler, mais pour les intégrer et rechercher un dialogue. Par conséquent, aux sources noires, les poètes ont ajouté de façon créative l'héritage de la culture gréco-romaine, les correspondances poétiques préconisées par les Symbolistes, le jeu avec les incertitudes des Surréalistes, entre autres éléments qui ont servi à ces poètes comme des outils efficaces sans les détacher de la terre qu'ils ont

abandonnée un jour, non pas pour la quitter, mais pour l'exalter avec la force majeure de son esprit poétique.

Mais, rapidement les poètes ont non seulement bousculé le monde limité de ces bourgeoisies créoles, bovarystes selon Price-Mars (dans les Antilles) ou « les Français à peau noire », selon Senghor (en Afrique occidentale française). Ils ont fait leur diagnostic de l'Occident et s'en écartent par moments. Ils eurent une nostalgie pour la terre d'origine, et ont fixé leur regard sur une histoire qui méritait bien d'être considérée comme une référence.

Senghor a été emprisonné dans un camp de prisonniers nazi, appelé Front-Stalag 230, de 1940 à 1942. De l'expérience de son emprisonnement il a écrit quelques poèmes de son deuxième livre, *Hosties noires*. Le premier poème, « Poème liminaire », a été écrit au cours de l'année même de son emprisonnement, dédié à un autre grand poète de la Négritude, Léon Gontran Damas. Il finit par se demander :

Qui pourra, vous chanter si ce n'est votre frère d'armes, votre frère de sang
Vous Tirailleurs Sénégalais, mes frères noirs à la main chaude, couchés sous la glace et la mort ?

La prison a permis au poète africain de se remémorer un événement de la colonisation française dans le pays, en particulier en 1919, quand 40.000 « Sénégalais » ont été recrutés pour former l'armée coloniale française. Comme un fait prémonitoire, en 1938, il va écrire le poème "Aux Tirailleurs sénégalais morts pour la France", qui comprend la collection précitée de poèmes. Là, nous citons:

J'entends le bruit des canons - est-ce d'Irun ?
On fleurit les tombes, on réchauffe le Soldat Inconnu.
Vous, mes frères obscurs, personne ne vous nomme.
On promet 500 000 de vos enfants à la gloire des futurs morts, on les remercie d'avance, futurs morts obscurs

Sa prison sera partagée avec un grand groupe de compatriotes, ce qui lui permit de revoir l'oralité du Sérère et du Wolof. Dans son poème « Éthiopie », également écrit avant son incarcération, il dit :

Mère, sois bénie!
J'entends ta voix quand je suis livré au silence sournois de cette nuit d'Europe Prisonnier de mes draps blancs et froids bien tirés, de toutes les angoisses qui m'embarassent inextricablement

Peut-être, pendant les hivers rigoureux, où l'enfer s'agrandit en prison, il s'est souvenu dans son poème, de l'Éthiopie mythique, le berceau de l'Afrique ancestrale, au contact des histoires des paysans sénégalais, ses camarades prisonniers. Pour se sentir assimilé comme ces frères que le colonialisme a retirés de leur pays d'origine pour les convertir en soldats défendant l'empire français.

Nous sommes des petits d'oiseaux tombés du nid, des corps privés d'espoir et qui se fanent
Des fauves aux griffes rognées, des soldats désarmés, des hommes nus.
Et nous voilà tout gourds et gauches comme des aveugles sans mains.
Les plus purs d'entre nous sont morts : ils n'ont pu avaler le pain de honte.

Ce fut la première fois qu'en Europe des poètes noirs d'Afrique et des Caraïbes vinrent à la recherche d'oxygènes nouveaux. C'est cette Europe-là qui les intéressait pour renforcer une collaboration nouvelle avec l'Afrique, sous l'influence du point de vue de la Négritude. Une

perspective qui devrait agir comme un élément qui aiderait à surmonter cet étonnement que manifeste le poète français Paul Valéry, en 1919, lors d'une conférence intitulée « Crise de l'esprit », qui finit par découvrir que « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. » (2007:4)

Le recueil de poèmes *Hosties noires* se termine avec le poème « Prière de Paix », dans lequel l'Europe est un monstre dévorant ses propres entrailles. Sans peur de déchirer la frontière avec le pamphlet, le poète sénégalais conclut son livre avec une prière ironique. Et il dit :

Seigneur Dieu, pardonne à l'Europe blanche !
Et il est vrai, Seigneur, que pendant quatre siècles de lumières elle a jeté la bave et les abois de ses molosses sur mes terres
Et les chrétiens, abjurant Ta lumière et la mansuétude de Ton cœur
Ont éclairé leurs bivouacs avec mes parchemins, torturé mes talbés, déporté mes docteurs et mes maîtres-de-science.../...

Pour sa part, Césaire méprise la logique hégélienne et opte pour la folie, écrivant :

Des mots?
Ah oui, des mots!
Raison, je te sacre vent du soir. Bouche de l'ordre ton nom?
(...)
Parce que nous vous haïssons vous et
Votre raison, nous nous réclamons de la
Démence précoce de la folie flambante
Du cannibalisme tenace
(...)
Trésor, comptons:
La folie qui se souvient
La folie qui hurle
La folie qui voit
La folie qui se déchaîne

Qu'est-ce que ces poètes ont trouvé dans cette Europe qui semblait si prometteuse ? Deux choses essentielles: la formation, la sensibilisation à leur condition de Noirs, et la conceptualisation du lieu qui a occupé leurs Afriques dans le monde, et fondamentalement une *Weltanschauung* (conception du monde) complètement universelle, postulée comme Philosophie monumentale de la Négritude. Cette pensée est forgée à cheval sur deux genres : l'essai et la poésie.

Le poète sénégalais a mis en garde contre le « ...risque de faire seulement de nous de pâles copies françaises, des consommateurs et non des producteurs de culture ». [1962 : 43].

Césaire va dans la même direction que Senghor, qui a contesté la centralité écrasante de l'Europe, en disant : « La civilisation européenne a construit une doctrine: il faut s'assimiler à l'Europe. Mais non, je regrette, il faut d'abord être soi-même » (2005:28).

Chez ces deux poètes, l'idée de la Négritude circule efficacement à travers leurs poèmes. Tout d'abord en niant l'empreinte négative de l'Europe et en célébrant l'apport incontestable de la culture noire. Pour Daniel Delas,

La pensée de Senghor et son œuvre poétique ne sont pas dissociables de l'affirmation de la Négritude qui a été le premier mouvement des idées concernant les Noirs africains et afro-américains en situation coloniale post-esclavagiste (2007, p. 190).

Dans les poèmes de ces auteurs, nous pouvons voir le défi du regard eurocentrique, qui a rejeté la possibilité de l'existence d'un esprit en Afrique. L'hégélianisme soutient que sans raison il n'y a pas d'esprit. Césaire, par exemple, oppose à cette raison sa « folie », et Senghor, en Afrique, salue sa « pensée à partir de l'émotion ». « L'émotion est nègre comme la raison est Hellène », dit Senghor.

Césaire et Senghor ont complété le mythe du retour des héros, que trace l'itinéraire de Joseph Campbell (1972). Cet anthropologue explique que chaque héros doit quitter sa maison, se lancer vers de nouveaux territoires à la recherche de connaissances qui serviront à donner une réponse à la terre qu'il a laissée. Le héros change, il expérimente, et son retour signifie une victoire. Nos poètes se sont immergés dans la mer de la culture occidentale. Ils ont effectué de véritables exploits politiques, en ce qui concerne la reconnaissance par la France de l'Afrique qu'elle considérait comme son annexe. L'animisme africain a été forcé de dialoguer avec l'existentialisme chrétien, dans le cas de Senghor.

Comme écrivains, ces poètes ont été contraints d'embrasser la carrière politique. Les deux ont été élus députés par les peuples des territoires d'outremer avec des missions dont la défense du droit à l'indépendance du Sénégal et des Antilles, ils ont mené une carrière politique dans le cadre des institutions politiques françaises. Ils eurent beaucoup de succès: Senghor fut le premier président élu de son pays, et a régné pendant 20 ans. Césaire fut pendant 50 ans maire de la capitale de la Martinique, Fort-de-France, et a effacé une grande partie de la laideur de la ville que le poète décrivait dans son premier recueil de poèmes. Il n'a pas pu obtenir l'indépendance de son pays, comme le poète africain y était parvenu dans son pays. Césaire a dû faire des changements dramatiques, et est passé de porte-parole de l'indépendance à facilitateur de l'accès de la Martinique au statut de territoire d'outre-mer.

Mais, en dehors de ces vicissitudes politiques, il est important de parler du retour de ces poètes à l'Afrique. Ce retour est considéré comme le produit d'un long processus, dont le leadership a été en grande partie réalisé par eux-mêmes.

L'Afrique où reviennent Senghor (et Césaire) n'était pas celle qu'ils avaient quittée. Ils ont quitté une Afrique colonisée, méprisée et humiliée par l'Occident. Mais, au retour, les poètes ont aussi trouvé une Europe qui avait changé. C'était maintenant une Europe moins colonialiste, obligée de reconnaître les droits logiques que l'Afrique avait revendiqués. Et c'était aussi une Europe avec d'autres points de vue, parce qu'il était nécessaire de repenser le sens de la Négritude. Son art, la musique, la littérature, etc., ont dû être reconnus comme un patrimoine universel précieux.

Nos poètes sont retournés en Afrique avec une conscience politique et poétique élevée. Et elle est merveilleuse, quand le politique est en communion avec la poésie. Les styles poétiques de Senghor et Césaire diffèrent fondamentalement dans la tonalité. Pour citer Juan Pablo Gómez (2007), la poésie de Césaire préfère l'imposture à la grandiloquence :

C'est comme si la voix poétique aurait été remarquée à la fois avec toute sa possibilité expressive : parler fort plus d'une fois, parce que ce qui est dit a besoin d'attention et de silence dans l'environnement. (p. 26).

En échange, en Senghor, la Négritude poétique est plus sereine; il défie, mais en utilisant le langage du sacré, avec la logique plus naturelle de la tradition orale africaine, celle de la rhétorique surréaliste, qu'utilise souvent le poète martiniquais. Jacqueline Leiner (1978), parle des deux poètes comme de praticiens de deux négritudes: en Senghor, une négritude en relief; et en Césaire, une négritude en creux:

D'un côté, nous sommes en présence d'une négritude en relief, en plein, de l'autre, d'une négritude en creux, d'un vide à remplir. Ici, dans sa descente, Orphée découvre l'enfance et l'Éden, là l'Enfer, le ban ou la barre. Mais tous deux, grâce à l'Alchimie du Verbe, à Nommo, qui engendre image sur image et les métamorphose, transcendent « le cadre sensible pour trouver son sens et sa finalité dans le monde de l'au-delà », comme dans la culture africaine traditionnelle (p.222).

Avec Senghor et Césaire, l'Europe n'est pas la même chose, et l'Afrique noire ou la Caraïbe noire, non plus. Les poètes ont servi à forger la conscience d'un monde des différences célèbres, des dialogues culturels qui n'ont d'autre possibilité que de faire le monde le plus grand possible.

Bibliographie

CAMPBELL, Joseph (1972). *EL Héroe de las mil caras. Psicología del mito*, México, Fondo de Cultura Económica.

CESAIRE, Aimé, *Nègre je suis, nègre je resterai*, Entretien avec François Vergès, Paris, Albin Michel, 2011.

- « Lettre à l'ami », *Présence Senghor. 90 écrits en hommage aux 90 ans du poète-président*, Paris, Éditions UNESCO, 1997. pp. 39-40.

- *La Poésie*, Paris, Éditions Seuil, 2006.

DELAS, Daniel « Rythme, culture et poésie dans *Éthiopiennes* de L.S. Senghor », Senghor, Léopold Sédar, *Poésie complète*, Éditions critique, Paris, CNRS, , 2007, pp. 1187-1194.

DEPESTRE, René, *Bonjour et Adieu à la Négritude*, Paris, Robert Laffont, 1980.

CONFIANT, Raphaël et CHAMOISEAU, Patrick « Mythographes de la créolité », in *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 55, pp. 179- 194.

GOBINEAU, Joseph Arthur *Essai sur les races humaines*, Paris, Éditions Pierre Belfond, 1967.

GOMEZ, Juan, Pablo « Césaire y la poética de las colisiones internas en *Cuaderno de un retorno al país natal*, Akademos », vol. 9, n°2, pp. 23-34. HEGEL, G.W.F *Lecciones de filosofía de la historia*, México, Fondo de Cultura Económica, 1995.

KESTELOO, Lilyan, *Anthologie negro-africaine. Histoire et textes de 1918 à nos jours*, Vanves, Edicef, 1987.

KNIGHT, Franklin, *The disintegration or the Caribbean Slave Systems, 1772-1886*, Paris, UNESCO, 1998.

LEINER, Jacqueline, « Structures de l'imaginaire chez Senghor et Césaire », in *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1978, n°30, pp. 209-224.

MARAN, René, *Batouala*, Paris, Albin Michel Editor, 1921.

PRICE-MARS, Jean, *Ainsi parla l'oncle. Essais d'ethnographie*, Nueva York, Parapsychology Foundation, 1935.

ROSEMANN, Philipp W., « Penser l'Autre: la philosophie africaine en quête d'identité », in *Revue Philosophique de Louvain*, Quatrième série, tome 96, n°2, 1998. pp. 285-303.

SENGHOR, Léopold Sédar, *Poésie complète*, Édition critique, Paris, CNRS, 2007.

- *Pierre Teilhard de Chardin et la politique africaine*, Paris, Seuil, 1962.

SINGARE, Issiaka Ahmadou, L'œuvre poétique de Léopold Sédar Senghor : esthétique de la réception, procès de la création, Université de Cergy Pontoise, thèse de doctorat d'État, 2012.

VALERY, Paul, *La crise de l'esprit*, Paris, Éditions Manucius, 2007.